

Bulletin des Amitiés Spirituelles

• *Comme Jésus nous a aimés,
nous aussi, aimons-nous les uns les autres* •

N° 25

Octobre 1954

Lettres à Stella

Tu te plains de perdre ta fortune ; c'est là un événement tout naturel et tout prévu ; notre âme ne peut posséder tout l'univers, quoi qu'en disent les métaphysiciens ; quand elle croit le faire, ce n'est qu'une nuageuse rêverie ; posséder les trésors, ce n'est pas imaginer ce qu'on ferait avec d'hypothétiques tonnes d'or renfermées dans des caveaux en Espagne, si j'ose dire ; c'est pouvoir prendre cet or avec ses mains et le jeter où il nous plaît. Mais l'or est une chose et la lumière intérieure en est une autre ; et malheureusement elles n'ont entre elles aucune affinité.

L'or est la mesure, le boisseau avec lequel on peut acheter des idées, des terres, des matières précieuses, des jouissances ; c'est en un mot le signe de la propriété ; la lumière, par contre, de qui l'essence est l'universalité, se refuse à ceux qui se séparent du monde en devenant des propriétaires. Voilà pourquoi les vieux rêveurs mystiques ont appelé l'or une forme infernale et l'ont mis sous le gouvernement d'un des premiers capitaines de Satanas, de Mammon.

Nous sommes si enfants que, quand il nous a été donné d'attraper le papillon après lequel nous avons couru quelques mois, nous nous figurons les maîtres du papillon ; c'est le petit insecte qui cependant nous a mis hors d'haleine et qui nous échappe — par la mort — dès que nous le tenons. Nous avons mis de belles phrases autour de ces jeux de gamins ; nous appelons ça l'amour, l'ambition, le désir de la gloire ; quelquefois même nous élevons ces hyperboles à la hauteur d'un mensonge au clinquant

duquel nous nous prenons les premiers. C'est ainsi qu'il y a des hommes célèbres, des héros « morts pour la patrie » ; d'autres « qui ont créé une race », lesquels n'ont jamais connu d'autre sentiment que l'orgueil de la possession et le désir de la jouissance.

Cependant, il est bien vrai que l'homme est le roi de la nature ; mais il est ce roi par son âme, par son principe essentiel et divin, non point par les petits instruments de travail que l'on nous prête et que nous appelons intelligence, talent, adresse, génie, etc. Il prend ces instruments pour son moi et, regardant la Nature — son patrimoine — il se dit : Comment vais-je faire pour qu'elle ne m'échappe pas ? Mais la Nature sait d'où viennent ce cerveau, ces muscles, cette ingéniosité ; elle se rappelle les avoir prêtés à l'âme de l'homme afin que celle-ci puisse utiliser les forces de celle-là ; mais voilà que ses enfants sont lancés contre leur mère pour la réduire en esclavage ; la mère se défend, sans corriger trop fort

les gamins ; et voilà que l'homme qui se casse les ongles contre les obstacles, pleure, hurle, prend le ciel à témoin, tandis que c'est lui-même l'artisan de ses propres déconvenues. Ah ! que nous serions ridicules si nous n'étions d'abord dignes de pitié.

Voilà pourquoi les possesseurs — d'argent, d'honneurs ou d'hommes — sont en réalité de malheureux esclaves ; celui-là qui renonce à toutes choses les tient à sa disposition, ou plutôt la Nature lui présente, comme à son authentique suzerain, les clefs de ses palais secrets. Or, quand la vraie lumière descend dans l'âme, elle en corrige doucement l'attitude, et, lui faisant jeter un regard sur soi-même, lui montre sa position réelle en face du vaste monde. L'erreur antique tombe alors des yeux, et nous commençons à comprendre ce que je viens de t'expliquer trop confusément à mon gré. Chaque parcelle de cet or, qui te quitte, c'est une de tes vieilles chaînes qui se rompt ; une passion, c'est-à-dire une passivité, s'en

va, que ton âme remplace par une énergie spirituelle qui s'en prend à l'essentielle vigueur des êtres dont tu n'avais jusqu'alors possédé que l'enveloppe mortelle.

Un peu de courage donc, chère amie ; encore un peu de courage, car nombreuses sont les chaînes que nous nous sommes forgées ; et nombreux les prétextes que trouve notre paresse pour nous les faire porter un peu plus de temps.

Sédir

Le corps, l'esprit et l'âme

La constitution vraie de l'être humain est un mystère pour la majorité des hommes. Du temps des patriarches et des prophètes et en dépit de leurs enseignements, beaucoup d'Israélites ne croyaient même pas à l'immortalité de l'esprit. Ils n'honoraient Jéhovah que par crainte de ses châtiments et pour avoir, grâce à lui, les biens de ce monde. C'est à tel point que les écrits sacrés s'en ressentent, sans doute par des infiltrations étrangères et par les additions que des rabbins ont dû y introduire, et vous trouverez telle secte, de

nos jours, qui, se basant sur des versets de la Bible, affirme que l'homme meurt tout entier et que rien ne subsiste de lui !

Pour le plus grand nombre de chrétiens d'ailleurs, même de notre siècle, ce qu'ils appellent *l'âme* est simplement la personnalité psychique, siège du libre arbitre et des facultés d'intelligence et de volonté, capable de bien et de mal et qui, à la mort, selon eux, irait dans un paradis ou dans un enfer éternel.

Cette âme serait créée au moment de la conception physiologique de l'enfant. Si vous leur demandez pourquoi, dès lors, ces enfants sont si dissemblables à tout point de vue, surtout moralement ; pourquoi, dans une même famille, un frère sera, dès son âge le plus tendre, porté à la charité et à la prière, et l'autre, au contraire, sensuel, égoïste et dissipé, ils vous répondront imperturbablement que ceci est un caprice inexplicable de la Nature ou un résultat de l'atavisme. Un des frères aura hérité d'une tante qui était pieuse, tandis que l'autre portera en lui l'empreinte des penchants sensuels et tyranniques d'un arrière grand-oncle qui aimait la bouteille et se réjouissait des maux d'autrui !

On le voit, pour la plupart des croyants, c'est l'hérédité physiologique qui primerait tout ; l'âme la subirait arbitrairement, en dépit de toute considération morale, de toute justice distributive.

Très peu s'élèvent jusqu'à la notion de l'âme véritable, étincelle divine, donc éternelle,

libre des contingences de la chair et du sang et qui ne vient dans la matière que comme témoin de la personnalité qu'elle fait avancer par les épreuves et le renoncement. « Cette âme, écrit Sédir, est proprement le germe de la régénération mystique, du Christ intérieur, point de contact avec Dieu ». L'évangéliste Jean affirme, en effet, dès les premiers versets de son livre que « le Verbe est la lumière qui éclaire tout homme venant dans le monde ». Tout être humain a donc un rayon de cette Lumière en lui.

C'est d'abord un lumignon fort petit. Au fur et à mesure que la personnalité s'affine par le travail et l'abnégation, ce rayon grandit en elle, jusqu'au moment où il l'inondera tout entière. Quand sa purification est achevée, l'homme naturel est comme recréé par le baptême de l'Esprit et assumé jusqu'à la vie divine qui n'aura point de fin. Il y a alors résidence définitive de Dieu en lui.

Cette distinction entre le « moi » capable de chute et de relèvement et l'étincelle divine, entre l'esprit et l'âme véritable, distinction si essentielle pour comprendre quelque chose des mystères de la vie intérieure, ne saurait être une innovation du fondateur de nos « Amitiés Spirituelles ». Elle se trouve dans l'Évangile, le code de la vérité. Elle a été affirmée par les apôtres, héritiers directs de l'enseignement du Sauveur et nettement entrevue par les grands mystiques.

Dans le cantique de Marie appelé « le

Magnificat » rapporté par saint Luc, la Vierge dit : « *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est transporté de joie en Dieu mon Sauveur* ». La Reine des Anges parle donc bien de son « âme » et de son « esprit ».

Quel est, d'autre part, le principe que voulait désigner Jésus lorsque, s'adressant à Ses disciples, Il leur dit : « En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi et que je suis en vous ». Avons-nous bien lu ? « *Je suis en vous* » déclare le Verbe. On ne peut, sans blasphème, supposer que le Christ en nous c'est notre personnalité ignorante et pécheresse. Il est donc en nous l'étincelle divine impeccable et immuable, témoin parfait de nos actes, source de notre inspiration pour le bien.

De son côté, l'apôtre Paul écrit aux Thessaloniens : « Que tout ce qui est en vous, *l'esprit, l'âme et le corps* soient conservés irrépréhensibles ». Voici ses autres paroles prononcées à Athènes, devant l'Aréopage : « C'est en Dieu que nous vivons, que nous nous mouvons, que nous existons ;

» Car nous sommes de Sa race ;

» *Etant donc de la race de Dieu...* ».

S'adressant aux Hébreux, il leur déclare : « Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés *viennent d'un même principe* ». Aux Romains il écrit des affirmations qui sont tout aussi claires : « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu... Cet Esprit lui-même rend

témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, *héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ* ».

Or, ce qui, en nous, est « héritier de Dieu », ce qui est « de la race de Dieu », ce qui « provient du principe divin », ce n'est pas, ce ne peut pas être le « moi » inférieur qui commet, tous les jours, l'iniquité et qui erre si lourdement parfois. Le principe divin ne saurait être sujet ni au péché ni à l'erreur. Dans les versets cités plus haut, l'Apôtre veut donc évidemment parler de l'âme éternelle et non pas de notre personnalité imparfaite.

Les grands mystiques sont unanimes à proclamer le mystère de l'union avec Dieu. Jean de la Croix parle même de *l'identification* de l'âme avec son Seigneur et il ajoute : « En ces états, elle se sent élevée *au-dessus de tout être créé* ». Et, ailleurs, il écrit : « Dieu demeure dans toutes les âmes, caché et couvert dans leur substance ».

Dans son livre *Le Château de l'âme*, traitant des diverses étapes par lesquelles elle passe, Thérèse d'Avila écrit que, dans la septième et dernière demeure, il lui paraît que l'âme est *divisée en deux êtres distincts* dont l'un, encore soumis aux afflictions et aux croix de cette vie, reproche à l'autre sa quiétude et le fait de jouir déjà de la présence de Dieu ; et nous comprenons que cet « autre être » est l'âme proprement dite,

tandis que la partie d'elle-même encore sujette aux tribulations, c'est la personnalité, puisque Thérèse écrit : « Il me paraît qu'il y a de la différence entre l'âme et les facultés et que tout cela n'est pas une seule chose ». Et elle ajoute, s'adressant à ses religieuses, que cette constatation allait les étonner, mais qu'elle est l'expression de la vérité.

Ainsi le Christ et Ses apôtres, aussi bien que les grands mystiques, ont tous affirmé l'existence en nous d'une étincelle divine distincte des facultés naturelles de sensibilité et d'intelligence. C'est elle « le rayon du Verbe en nous » et c'est pour nous habituer à nous soumettre à Son commandement intérieur, pour nous faire arriver à l'union parfaite avec Lui, que sont disposés, sur notre route, les épreuves à subir, les difficultés à vaincre, les recherches ardentes, les angoisses les désespoirs et, en somme, tous les travaux de cette vie. Ils ont pour effet de détacher nos regards des possessions extérieures et des cupidités dont nous sommes d'abord épris, pour les reporter sur le Christ omniprésent.

Est-il vraiment nécessaire, d'ailleurs, de consulter les textes sacrés et les écrits mystiques, pour nous convaincre de la présence de l'âme divine en nous, distincte de notre « moi » ? Est-ce que celui-ci n'est pas fréquemment en lutte contre elle, dans ces drames de la conscience que tout homme éprouve ? Ne se voit-on pas, avec étonnement, tantôt sollicité par l'orgueil de l'intelli-

gence, par l'égoïsme et la curiosité de notre esprit ; et tantôt par l'appel vers la charité, l'humilité et le renoncement ? Ces deux sollicitations contraires ne sauraient provenir d'un même principe !

De même que toute essence végétale donne un fruit particulier à son espèce, ainsi chaque principe en l'homme se manifeste par des suggestions conformes à sa nature.

Mais si notre âme véritable est une étincelle de la Lumière divine, une « fenêtre ouverte sur Dieu », comme dit Sédir, il est impossible de penser qu'elle puisse se perdre à jamais. Rayon du Verbe qui est tout Amour, elle descend librement, comme Lui, dans les milieux de la souffrance, pour régénérer la personnalité humaine qui lui est confiée. Cette dernière, encore imparfaite et en voie d'évolution, subit les épreuves et les luttes qui la purifient et lui permettent de se libérer des dettes qu'elle a contractées antérieurement à l'égard des autres créatures. Or cette réparation a forcément une fin ; on la subit jusqu'à ce qu'on ait « payé la dernière obole », selon la parole du Maître. Une fois cette ultime dette acquittée, on est affranchi.

Après avoir conseillé de s'arracher l'œil qui serait une cause de scandale plutôt que d'être « jeté, ayant les deux yeux, dans la géhenne du feu », le Christ a immédiatement ajouté : « Gardez-vous cependant de mépriser un seul de ces petits,

car, je vous le dis, leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux ».

Ces « petits » dont parle Jésus, qui vont dans la géhenne expiatoire, n'y restent donc pas toujours : Lui-même nous dit de prendre garde de les mépriser, car leurs « anges » sont là qui veillent sur eux et les ramèneront au bien. Ce qui revient à dire que les esprits des créatures peuvent s'égarer pour un temps, mais que leurs âmes éternelles les sauveront quand même, en les faisant passer par la souffrance purificatrice. Ne nous dit-Il pas ailleurs que « tous seront salés de ce feu de l'épreuve ? » (Marc IX, 46).

C'est cette idée qu'exprime l'apôtre Paul dans sa première lettre aux Corinthiens : « Le feu prouvera ce que vaut l'œuvre de chacun. Celui dont l'œuvre, dont la construction restera debout, recevra son salaire. Celui dont l'œuvre sera consumée, perdra son salaire ; *lui-même pourtant sera sauvé*, mais comme on l'est à travers le feu ».

Pensée. — Celui qui ne désire pas du fond du cœur fait une prière trompeuse. Quand il passerait ses journées entières à réciter des prières, ou à méditer, ou à s'exciter à des sentiments pieux, il ne prie pas véritablement s'il ne désire pas ce qu'il demande.

Fénelon.

Les portraits du Christ

Question controversée que celle de l'aspect que revêtit, il y a deux mille ans, le Verbe fait chair pour le salut du monde. Question d'autant plus ardemment controversée que les documents de l'iconographie et ceux de la tradition ne s'accordent pas toujours et que, s'il n'est pas possible de dater ceux-ci, les savants situent trop souvent ceux-là d'après leurs théories et leurs systèmes. Rien que l'historique de la question prendrait plusieurs numéros de ce Bulletin ; aussi nous bornerons-nous à l'essentiel.

Dans un article déjà ancien publié par la revue d'archéologie, *le Cousin Pons*, le savant critique d'art, M. de Mély, étudiant les représentations les plus connues du Christ, déclare que celles où il est figuré barbu sont des portraits de convention et d'âge relativement récent, alors que les images les plus anciennes Le montrent imberbe. C'est le cas notamment de l'ivoire Trivulzio, de Milan, qui date du v^e siècle, où Jésus est représenté parlant aux deux Maries. A part le Christ de la coupe de Constantin, qui se trouve au British Museum, et la statue du groupe de l'Hémorroïsse de Panéas, on ne voit, dit M. de Mély, dans les documents les plus anciens, que des Christs jeunes et sans barbe, par exemple la statue du sarcophage de Psammatia, à Constantinople, le Christ couronné d'épines du sarco-

phage du Vatican (fin du 1^{er} siècle), la statue du Bon Pasteur (1^{er} siècle). De même le Christ représenté sur une statuette du II^e siècle entrée pendant la guerre au Musée national de Rome, que S. Reinach regarde comme un des portraits de Jésus que l'empereur romain Alexandre Sévère (222-235) avait placé dans son oratoire (1). Et S. Reinach estime que les artistes qui avaient conservé la tradition de cette image étaient les Carpocratians, disciples du platonicien Carpocrate qui, vers l'an 130, enseignait la philosophie à Alexandrie, où ses adeptes conservaient des images de Jésus en ivoire, en or et en argent, auxquelles ils adressaient des hommages païens comme aux plus grands philosophes de l'humanité (2). Or il y a une étroite parenté entre ce Jésus, celui du sarcophage du Vatican et celui de l'ivoire Trivulzio.

Ce n'est qu'au IV^e siècle, selon M. de Mély, qu'on aurait commencé à représenter le Christ portant la barbe. Et cette transformation serait due à un songe de l'empereur Constantin. En effet, Jean Damascène (mort vers 759) raconte, dans une *Lettre sur les saintes Images* adressée à l'empereur Théophile que, ayant vu à Panéas (l'ancienne Césarée de Philippe) un groupe (dont nous trouvons la reproduction sur un sarcophage

(1) L'archéologue italien R. Paribeni est de cet avis (cf. *Bolletino d'Arte* 1914, p. 584).

(2) Renan : *Marc Aurèle*, p. 431.

du Latran) qui est en réalité un empereur romain ayant à ses pieds la ville de Panéas, Constantin aurait reconnu là, dans un rêve, la scène de l'Hémorroïse aux pieds du Sauveur dont parlent les trois évangiles synoptiques. En 330, Eusèbe décrit ce monument dans son *Histoire ecclésiastique* VII, 18 (1), puis dans une *Lettre à la princesse Constantia*. D'après saint Willibald (723), l'Hémorroïse habitait la ville de Panéas et aurait fait dresser, après sa guérison, devant sa maison, un groupe de bronze la représentant dans une attitude suppliante, à genoux devant le Seigneur debout qui lui tend la main. Or ce bas-relief, sur le sarcophage du Latran, se trouve sur un monument constantinien au centre duquel on voit un Christ imberbe. Dans une scène accessoire on aperçoit un personnage barbu, debout, qui ne saurait être le Seigneur. Et pourtant ce personnage serait le prototype des images du Christ portant la barbe que l'on trouve, paraît-il, aux époques plus récentes.



Telle est, selon M. de Mély, la thèse de l'archéologie.

A notre avis, elle est loin d'être décisive, comme nous le verrons.

(1) Dans ce même chapitre, Eusèbe déclare que, de son temps, il circulait des portraits du Christ faits en peinture « d'après une ancienne tradition ».

M. de Mély cite comme exceptionnelles quelques images certainement anciennes du Christ portant la barbe. Mais il y en a tant d'autres qu'il faut reconnaître que, contrairement à la thèse du savant critique d'art, les représentations du Christ imberbe sont les plus récentes et proviennent toutes d'une époque où le canon de la beauté grecque ou de la beauté romaine s'était imposé aux artistes. Les plus anciennes images montrent le Christ portant la barbe, notamment l'esquisse qu'aurait dessinée saint Pierre pour le Romain Pudens, conservée à Rome dans l'église Sainte-Praxède ; le portrait de l'église Saint-Sylvestre de Rome ; le vestige de peinture dans la crypte de Sainte-Cécile au cimetière Saint-Calixte à Rome (qui est certainement antérieur au VI^e siècle) ; le Christ de la mosaïque absidiale de Sainte-Pudéntenne (IV^e siècle), empreinte d'orientalisme et d'où procède le type idéalisé et conventionnel qui restera l'origine de la physiologie traditionnelle.

Mais il y a plus encore.

La plupart de nos lecteurs connaissent la médaille que M. Boyer d'Agen trouva à Rome, au marché en plein air du Campo dei Fiori, en mars 1897. Cette médaille doit être ou une de ces tessères qui servaient de signe de reconnaissance aux premiers chrétiens dispersés dans le monde païen — ou, tout au moins, une empreinte prise sur une de ces tessères (1). En tout cas, il

(1) Voir Sédin : *Le Couronnement de l'Œuvre*, p. 52.

est une chose certaine, c'est que, selon la parole même de M. Boyer d'Agen, « cette tête ne ressemble pas aux types différents entre eux que nous ont légués les maîtres et qui n'étaient en somme que l'expression individuelle de leurs propres conceptions. Ici nous devons être certainement en présence d'un document direct et prototype. » (1).

Il existe un grand nombre d'exemplaires identiques de cette médaille. M. Boyer d'Agen en cite quelques uns :

Il s'en trouve onze dans le Trésor du pape Jules II (1503-1513) ;

Une autre a été découverte en 1812 dans le comté de Cork, en Irlande, dans un champ sur lequel avait été élevé, lors de la première introduction du christianisme en Irlande, un très vieux monastère dont les ruines mêmes avaient disparu depuis longtemps — et ce fait donne à croire que la dite médaille avait été apportée en Irlande à une époque très reculée par quelque religieux de la communauté ;

Une autre a été achetée vers 1812 à Rostock par le frère du Rév. Dr. Walsh, savant numismate qui l'a étudiée et comparée avec celle de Cork et en a fait l'objet d'une communication à l'Académie royale d'Irlande. Le Dr Walsh

(1) Boyer d'Agen : *Notice sur la Médaille du Campo dei Fiori*. A Paris, chez Falize frères, orfèvres, 54, rue Saint-Lazare, page 5.

déclare connaître quatre autres originaux de la même médaille ;

Une autre fait partie de la collection du roi d'Italie.

Un article récemment paru dans la presse cosmopolite déclare que deux autres exemplaires de cette médaille appartiendraient à des collectionneurs italiens et qu'un dernier aurait été découvert à Trieste.

On compterait donc vingt-deux exemplaires originaux — ou, tout au moins, très anciens — de cette médaille dont l'existence est attestée ; mais il est certain qu'il en existe bien d'autres dans les différents pays où fut prêché l'Évangile.

En tous cas cette effigie prototype de Jésus était connue anciennement et faisait autorité, aux yeux du moins de certains grands artistes, car Léonard de Vinci s'en inspira dans le *Cène* qu'il peignit dans le réfectoire du couvent dominicain Sainte-Marie-des-Grâces à Milan (1498). Le sculpteur milanais G. Antonio Rossi s'en inspira également dans une médaille connue qu'il grava à Rome sous le pontificat de Pie V (1566-1572) et qui porte, sur l'avvers, un profil du Sauveur avec l'inscription : *Ego sum lux mundi* et, au revers, une adoration des mages. De même le pape Urbain VIII (1623-1644) la fit graver sur une des portes de bronze du Panthéon de Rome, avec la devise : *Ego sum via, veritas et vita*. Rubens semble s'en être inspiré pour le Christ de

sa *Résurrection de Lazare* qui se trouve au musée de Turin.

Or quelle est l'image du Christ que présente la médaille du Campo dei Fiori ?

C'est celle-là même que décrit la lettré-bien connue envoyée, dit-on, par le gouverneur de Judée Publius Lentulus au sénat romain : les cheveux partagés à la manière des Nazaréens, chevelure longue ni frisée ni bouclée mais ondulée et descendant graduellement sur les épaules ; la barbe épaisse, pas très longue et divisée vers le milieu ; le visage et le buste remarquables par leur beauté et leur noblesse.



On a beaucoup discuté depuis 1898 sur l'antiquité de la médaille du Campo dei Fiori et des numismates éminents ont estimé qu'elle remonte au siècle apostolique. Sans être le moins du monde professionnels de ces questions, nous déclarons que les arguments de ces savants nous ont paru plus convaincants que les raisons mises en avant par les partisans d'une origine plus récente.

Or le 19 juin 1934 a paru dans *l'Avenir du Luxembourg*, sous le titre *Une Effigie du Christ*, une étude très intéressante de M. Herman Boulenger. Il nous est impossible de la résumer ici. Disons seulement que ce critique d'art prouve, par des arguments qui paraissent difficilement

réfutables, l'étroite parenté qui existe entre l'image du Campo dei Fiori et celle « non faite de main d'homme » du Saint-Suaire de Turin. Pour ceux qui croient à l'authenticité du Linceul de Turin, la médaille de Boyer d'Agen est datée du coup. Et l'on comprend que M. Boulenger déclare : « L'auteur de la médaille a vu Notre Seigneur et Le connaissait parfaitement, et peut-être L'avait-il sous les yeux quand il Le dessina. »

Il y a correspondance parfaite entre cette Face et ce Profil. Et ceci est particulièrement digne de remarque car, ainsi que le dit M. Boulenger, « le type de Christ que révèlent le Suaire de Turin et la médaille de Boyer d'Agen, avec les particularités singulières qui le caractérisent, n'a jamais été adopté par aucune école, celles-ci ayant toujours respecté le canon à peu près normal ».

M. Boulenger signale en outre que le Voile de Véronique, qui se trouve à Saint-Pierre de Rome, présente, dans les meilleures copies qui en ont été faites, les mêmes caractéristiques que manifestent et le Saint-Suaire de Turin et la médaille du Campo dei Fiori (1).

Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que

(1) Ajoutons que l'image d'Edesse qui est en l'église de San Bartholomeo, à Gènes, et qui serait le portrait que Jésus aurait envoyé de son propre visage au roi Abgar, représente un Christ portant la barbe ; de même la *Sacra Tavola*, cette image du Christ attribuée à saint Luc et qui est conservée à Saint-Jean de Latran, à Rome.

cette image du Christ est celle même qu'ont contemplée les mystiques au cours des âges, notamment Catherine Emmerich dans ses Visions : un homme de haute taille (1 m. 80 selon le Suaire de Turin), vigoureux, la poitrine large, la physionomie très expressive, les pieds de quelqu'un qui a beaucoup marché — une image qui n'a rien de commun avec le type conventionnel et doucêtre adopté par la plupart des imagiers.

Sur la Médaille du Campo dei Fiori

Quoique les questions hermétiques soient complètement en dehors de notre programme nous pensons qu'il n'est cependant pas inutile de montrer que la mystique chrétienne dès son début n'a rien ignoré des valeurs traditionnelles, surtout quand il s'agissait de glorifier le Christ. Saint Jean, du reste, dans son inspiration évangélique, le prouve très nettement par la disposition de ses chapitres suivant la valeur des nombres.

Nous considérerons donc une des plus anciennes images de Notre Maître, celle que les premiers disciples portaient en signe de reconnaissance. Cette médaille, en plus de la certitude que nous avons de son authenticité et de sa ressemblance avec son divin Modèle, a donné lieu à bien

des controverses artistiques et même historiques dès le moment où elle fut trouvée ; un numéro de nos *Amitiés Spirituelles* en a déjà parlé (1).

Sur cette tessère dite de Boyer d'Agen, le Christ, comme nous le savons, est représenté de profil : la noblesse du port de tête, la pureté grave des traits rendent au Fils de Dieu ce que tant d'autres pièces de monnaie rendaient de ce temps à César ! A droite, c'est-à-dire du côté de la chevelure, paraît l'Aleph hébraïque, marquant numériquement le premier siècle de l'ère nouvelle ; de l'autre côté, à la hauteur du nez, le nom de Jésus est inscrit en trois autres lettres saillantes et légèrement obliques. Enfin, sur le revers, en beaux caractères, se lit l'axiome fondamental de cette foi qui nous est chère : « Le Messie a régné, il vint pacifiquement, et, devenu la lumière de l'homme, il vit ».

Outre la simplicité évocatrice de cette courte phrase qui, allant du passé sanctificateur à l'éternel présent, nous confirme, une fois de plus, en l'assurance de Son règne, il y a très sûrement un sens caché.

Sans vouloir revenir sur l'importance de cette science métaphysique que l'on retrouve dans tous les alphabets et dans les écrits de l'Orient, il est bon de dire que les suivants du Christ, tous Juifs d'origine, avaient gardé le sens de ces valeurs idéographiques, symboliques, et que leurs croyances, quoique ayant été profondément modifiées par le ministère de Jésus, conservaient

(1) *Revue des Amitiés Spirituelles*, 5^e Année. N^o 1. 25 février 1925.

néanmoins ce moyen d'expression consistant, on le sait, à transposer au moyen de l'écriture une idée sur différents plans de la pensée.

Stèles aux caractères hiéroglyphiques, cunéiformes, sanscrits, idéogrammes égyptiens, parchemins chinois recèlent ce sens secret que les Rabbins cultivèrent et que l'on retrouve dans le Pentateuque.

La phrase de notre médaille attestant que le Christ est bien le Messie attendu, est disposée dans le cercle d'argent de Rhodes en cinq lignes superposées et entourées par une bordure formant le zéro multiplicateur. Les huit mots la composant donnent quatre lettres à la première ligne, sept à la seconde, huit à la troisième, puis six et enfin deux à la dernière ligne. Nous avons vu, en outre, que sur la face il y avait l'Aleph d'un côté, représentant l'unité et, de l'autre, trois lettres formant le nom de Jésus. Si nous ajoutons le nombre cinq venant de ces rangées de lettres, nous trouvons les neuf premiers chiffres au complet, sauf le neuf lui-même.

Pour obtenir celui-ci, les Pythagoriciens et les Kabbalistes anciens additionnaient les chiffres d'un nombre. Pour eux, le neuf était le symbole parfait parce qu'il part de la racine trois ; Avicenne disait que le neuf, étant le dernier chiffre, peut former par un excédent tous les autres comme symbole de l'être ; à cause de cela, le savant Arabe lui accordait un sens particulier. Or, les lettres composant la phrase citée plus haut sont au nombre de vingt-sept ; or $2+7=9$ et la valeur numérique de chacune de ces

lettres additionnées donne deux cent cinquante-deux : $2+5+2=9$.

« Si Dieu avait à nous parler, il emploierait des nombres », nous dit Sédir. Nous savons, de plus que toutes les initiations ont basé leur science et leurs secrets sur ces signes ; il est donc normal de trouver en cette tessère, outre la beauté surhumaine de Celui qu'elle représente, une disposition qui a été ordonnancée à dessein par le graveur et qui, pour le chercheur, peut ouvrir le champ à bien des réflexions complémentaires et profondes.

Il nous serait donc possible, en suivant cette méthode, de continuer à spéculer sur la répétition de certaines lettres, leur rapport entre elles et la formation des racines mères suivant le principe de Fabre d'Olivet, restituant au siècle dernier une partie de la langue de Moïse. Mais, comme nous l'avons dit au commencement de cette rapide étude, notre but n'est pas là ; si des chercheurs encore attardés à ces curiosités d'occultisme veulent continuer à faire des investigations dans ce précieux document, ils finiront par voir tomber une à une toutes les valeurs humaines auxquelles ils s'attachent et, en face de Celui qui a dit qu'Il est la Voie, la Vérité et la Vie, leurs spéculations perdront leur importance.

Cette médaille est donc pour nous beaucoup plus précieuse par les souvenirs de la primitive église qui s'y attachent que par son rapport avec les lois de l'ancienne science traditionnelle.

Le Miracle des lacs d'Avigliana

(Légende italienne)

Les lacs d'Avigliana se trouvent dans la partie basse du Piémont. Ils sont au même niveau et ne sont séparés entre eux que par une étroite bande de terre. Un peu plus haut se trouve le village : un amas de maisonnettes roses ou jaunes. Leurs couleurs chaudes contrastent avec celles des cyprès, des acacias et des saules qui couvrent les collines dont la plus grande est couronnée par les ruines du château bâti par le Comte Rouge de Savoie et détruit par Catinat. Au centre du village se dresse le couvent de la Madonna dei Laghi (Notre Dame des Lacs) avec une statue miraculeuse, élevée vers l'an 1500. Elle représente la Vierge avec Jésus dans ses bras. Le divin Enfant étreint dans ses mains une hirondelle.

Les géologues ne s'expliquent pas l'existence de ces lacs que nul torrent ne forme, et surtout celle de l'isthme qui les sépare. Mais dans la mémoire fidèle des

paysans vit, depuis des siècles, le souvenir de l'événement qui leur donna naissance.

Du temps de l'empereur Auguste, un bourg s'étendait là où maintenant les eaux reflètent le ciel et le paysage. Beaucoup de ses habitants ont servi dans les légions et ont porté les aigles de Rome dans de lointains pays. Au cours de ces campagnes, leur cœur s'était durci. Rentrés dans leur village, ils y apportèrent, avec leur part du butin, les habitudes de violence et de cruauté dont ils se glorifiaient.

Un soir, pendant que dans chaque maison on célébrait bruyamment l'anniversaire de l'empereur, un pèlerin parut à l'entrée du village. Il frappa à toutes les portes pour demander un gîte, mais il ne reçut que des insultes et des coups. Il s'approcha enfin d'une pauvre cabane et frappa. Une petite vieille sortit sur le seuil et accueillit l'étranger. Pendant qu'il se chauffait près de l'âtre, elle lui servit tout ce qu'elle avait, du pain et du vin; puis lui céda son grabat.

Un orage terrible éclata au cours de la nuit. Lorsque, le matin, la paysanne

ouvrit la porte, elle vit avec stupeur que le bourg n'existait plus : des deux côtés de sa cabane s'étendaient des lacs dont l'eau reflétait la lumière du ciel. Saisie d'effroi, elle leva les yeux vers Celui qui apparut à ses côtés. Le regard qu'elle rencontra la remplit d'un bonheur indicible qui la récompensa, au delà de toute mesure, des douleurs et des privations de sa longue existence. Elle vit aussi que l'Etranger était entouré de rayons et elle comprit que c'était un Etre divin. Se prosternant, elle baisa Ses pieds.

Elle fut, cette nuit-là, dans la main de Dieu comme un petit oiseau, et le sculpteur de la *Madone d'Avigliana* semble avoir rappelé cette circonstance en mettant une hirondelle dans la menotte de l'Enfant Jésus.

Pensée. — Une fois de plus l'effort moral apparaît comme le pivot de tous les autres efforts ; et la maxime évangélique comme l'accumulateur d'énergie le plus puissant.

Sédir

Méditation

*On vous mesurera avec la mesure
dont vous vous serez servis.*

Marc IV, 24

Quand on se connaît un peu, quand on s'est rendu compte des difficultés qu'il y a à progresser dans la vie chrétienne, on trouve tant à faire avec soi-même que l'on devient indulgent pour son prochain. Juger les autres, se montrer sévère à leur égard, voir constamment leurs défauts sans reconnaître leurs qualités, c'est d'abord être orgueilleux, puisqu'on se croit supérieur aux autres; c'est ensuite être méchant, puisque l'on trouve un malin plaisir à étaler leurs défaillances. Or « on nous mesurera avec la mesure dont nous nous serons servis »; plus nous aurons été durs avec nos frères, plus nous devons nous attendre à trouver durs les contre-coups du Destin à notre égard.

Que notre cœur soit donc un tombeau pour les fautes du prochain et que nos

lèvres ne s'ouvrent que pour le réconforter, l'encourager et l'édifier. Notre sévérité, tournons-la seulement contre nous-mêmes ; nous nous apercevrons alors que, si nous devons être jugés avec la rigueur avec laquelle nous sommes portés à juger autrui, nul de nous ne trouverait grâce devant Dieu !

Questions et Réponses

Un de nos correspondants nous écrit : « NOUS DEVONS ETRE INDULGENTS POUR NOTRE PROCHAIN; MAIS SI, AUTOUR DE NOUS, BEAUCOUP EN PROFITENT POUR COMMETTRE DE NOUVELLES FAUTES, SOMMES-NOUS RESPONSABLES DE CES DERNIERES ? »

Si par les mots : « BEAUCOUP AUTOUR DE NOUS » notre correspondant veut désigner des personnes qui dépendent de nous : enfants, employés, gens de service, etc., dans ce cas, notre indulgence chrétienne a pour limite notre obligation de veiller sur ces personnes, de les retenir sur la mauvaise pente où elles pourraient glisser si nous manquions de la fermeté nécessaire. Sans avoir de haine ni de dépit dans le cœur, on doit exercer son autorité pour le bien de ceux avec qui on a affaire.

« Entre supporter ce qui, personnellement, nous est pénible, a-t-il été dit, et supporter que le mal grandisse chez autrui, il y a confusion de mots et opposition d'idées. Il faut supporter la première situation et tout

faire, sauf la brutalité, pour empêcher que le mal grandisse ».

Là où notre indulgence doit être sans limite, c'est à l'égard des personnes qui ne dépendent pas de nous et de la conduite desquelles nous ne sommes pas responsables. Nous devons leur pardonner toujours : c'est notre bonté pour elles, inépuisable, qui, seule, a quelque chance de susciter dans leur cœur le remords qui les portera à s'amender; tandis que nos colères ou nos reproches et, à plus forte raison, nos violences, ne feraient que les irriter davantage. « On ne cueille pas du raisin sur des épines, » a dit le Christ, ce qui veut dire qu'avec le mal on ne peut faire aucun bien. La colère ne peut que susciter la colère; c'est la douceur seule qui améliore les êtres, surtout quand elle est accompagnée de la prière en faveur de ceux qui nous offensent.



Autre question. — « AVONS-NOUS LE DROIT D'AVOIR CERTAINES IDÉES POLITIQUES ET, LES AYANT, NE DEVONS-NOUS PAS AVOIR LE COURAGE DE LES DÉFENDRE ? »

Nous avons déjà répondu, en partie, à une question semblable, dans le numéro d'avril dernier (page 29). Nous ajouterons la réflexion suivante dont nos lecteurs pourront vérifier l'exactitude, s'ils se livrent à une enquête impartiale. Tous les partis politiques ressortissent plus ou moins au Prince de ce monde, parce que tous emploient la violence, la médisance contre les adversaires, la ruse et non la charité du Christ. Le but évident de chacun d'eux, c'est d'arriver au pouvoir; mais, une fois qu'il y serait parvenu, serait-il plus équitable envers ses ennemis politiques, plus soucieux du bien général, moins enclin au favoritisme? C'est douteux; l'histoire est là pour en témoigner.

Nous croyons donc qu'en tant que disciples du Christ, notre devoir est de remplir toutes nos obligations

civiques et de voter pour ceux que nous jugeons les plus dignes, mais non pas de prendre part aux luttes politiques.

Donnons le bon exemple et souvenons-nous que les armes du chrétien sont le pardon, l'amour du prochain, la prière et la lutte contre soi-même.

Entr'aide

ŒUVRES S'INTERESSANT AUX ENFANTS ARRIÉRÉS. — Les œuvres principales relatives aux enfants arriérés sont :

1° La société pour l'instruction et la protection des enfants arriérés et des enfants sourds-muets. Siège social : 28, rue Serpente, Paris.

2° La société amicale française des instituteurs publics d'enfants arriérés. Siège social : Musée pédagogique, rue d'Ulm, Paris.



ASSOCIATIONS POPULAIRES DONNANT DES COURS DU SOIR PUBLICS ET GRATUITS. — Les principales associations populaires donnant des cours publics et gratuits sont à Paris :

L'Association philotechnique, 47, rue Saint-André-des-Arts (6°);

L'Association polytechnique, 28, rue Serpente (6°);

L'Association philomathique, 38, rue de la Verrierie (4°);

L'Association polymathique, 28, rue Serpente (6°);

La Société d'Enseignement moderne, 64, rue du Rocher (8°);

La Société d'Enseignement technique et générale,
42, rue Dussoubs (2°);

L'Union Française de la jeunesse, 157, boulevard
Saint-Germain (7°);

La Société de lecture et de récitation, 187, rue
Marcadet (18°).

En province, on peut s'adresser au siège de
chaque académie.

Bibliographie

MARC HAVEN (le docteur Emmanuel Lalande), un
volume petit in-8° de 180 pages, orné d'une photo-
graphie. Paris. Editions Pythagore, 7, rue Séguier :
15 francs.

Un grand nombre de nos lecteurs connaissent le
docteur Marc Haven par le magistral ouvrage qu'il a
consacré au MAITRE INCONNU, CAGLIOSTRO, et qui
a été réimprimé en 1932. Quelques-uns ont lu sa thèse
de doctorat en médecine sur LA VIE ET LES ŒUVRES
DE MAITRE ARNAUD DE VILLENEUVE, parue en
1896, peut-être aussi sa *TURRIS EBURNEA* (1892),
recueil de poèmes de la plus pure forme classique et de
la plus belle inspiration.

Mais sa vie personnelle, que l'on devine très
droite, très haute, remplie des grâces les plus précieuses
du Ciel, seuls jusqu'à ce jour ses amis la connaissaient.
Le présent ouvrage, qui a été écrit, avec une profonde
piété, par ceux qui ont vécu le plus près de lui, nous
permet de pénétrer dans l'intimité de cet esprit, un des
plus nobles de notre temps.

L'ÉDITEUR : A.-L. LEGRAND, 3, rue du Point-du-Jour, Biborel (S.-I.)

Directeur du service d'édition de la Société immobilière des *Amitiés Spirituelles*

Imprimerie spéciale des *Amitiés Spirituelles*, 86, boulevard des Belges, Rouen